

Nouvelle

UN PAYS LOINTAIN

Justin Cano

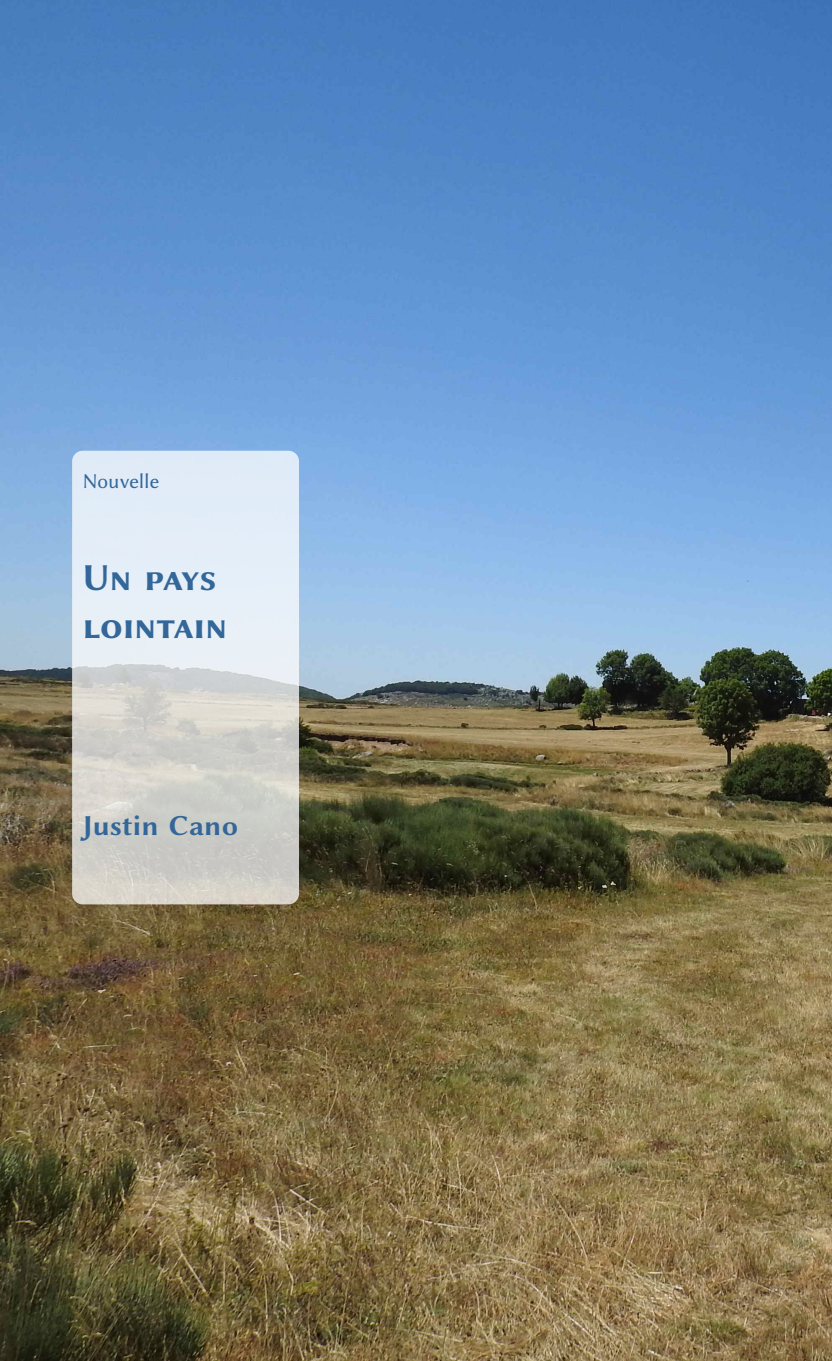


Table des matières

Table des matières	2
1 Étrange pays.	5
2 Drôles de coutumes.	11
3 Les captifs.	16
4 L'autre pays.	23

Avant-propos

Il s'agit d'une nouvelle de science-fiction que j'avais déjà écrite en 2011. Toutefois, j'ai un peu plus étoffé mon texte original et je l'ai publié en quatre épisodes au sein du Polyscope ([voir le site](#)). Je vous souhaite donc une bonne lecture !

Justin.

Photographie ©J. Cano
Prise non-loin du hameau de Bellecoste, en Lozère.
Un lointain pays!

Épisode 1

Étrange pays.

Mon frère et moi n'avions point marché ainsi depuis des années. L'exercice, bien que non déplaisant, nous faisait travailler les muscles, le tout sous un fort rayonnement astral. Au détour d'une piste que nous choisîmes, je décidai de regarder un peu autour de moi. Je ne vis que de la poussière, des végétaux épars, ça et là, mais surtout de la poussière. D'un teint ocre, avec le ciel azur, c'était un contraste envoûtant. Des masses végétales inertes, détachées de leurs buissons, tournoyaient au gré des vents sur cette poussière sablonneuse. Une belle danse, un spectacle saisissant, hypnotique et inédit pour nous.

Mon frère, cet adolescent qui devenait un jeune homme, regarda autour également. Décider de s'arrêter un peu, après deux lunes de marche, c'était peut-être une bonne idée. Surtout que je commençais clairement à ressasser les événements qui nous avaient menés là. J'étais jeune et immature en ces temps-là, j'eusse cru que tout arrivât par ma faute. Et même avec les circonstances fort atténuantes, je culpabilisais, à tort.

- « Il était grand temps que l'on s'arrête, Meran, fit-il, j'ai

des fourmis dans les jambes. Et je commence sérieusement à avoir sommeil. Cela nuit au discernement et là où on est, il ne faut surtout pas en manquer car on risque d'en avoir besoin. »

- « La raison sort de la bouche d'un jeune homme, Niza, je ne te lancerai pas la pierre, ni te ferai un cours sur l'Homme Fort, à la mode de nos chers amis de Burando. Ils sont un peu, si je puis me permettre, stupides de penser qu'on peut transiger, par futilité, sur les limites corporelles pour épater la gente. »

Mon mot d'esprit fit rire mon frère, qui connaissait bien mon ressenti à l'égard de ceux qui considèrent la force comme la beauté pure. À cette époque, nos braves voisins Burandois étaient souvent l'objet de railleries au Pays en raison de leur indiscipline caractéristique. Je ris également, même si c'est mal, cela me faisait oublier un instant la situation à laquelle nous devons faire face.

Je m'assis sur un rocher afin de contempler le paysage. Les dernières lueurs harassantes s'estompèrent, l'azur cédant à la beauté du firmament céleste, tantôt obscur tantôt lumineux. Niza était heureux de pouvoir profiter de ce moment plein de quiétude, notre petit accident l'avait plutôt secoué. Il n'était jadis qu'un enfant, un brin inquiet, ce qui peut surprendre ses amis actuels. C'était un même doté d'une grande intelligence, certes, mais très sensible au fond. Je le vis tressaillir d'ailleurs, des bêtes hurlaient au loin. Elles s'éloignèrent bien vite tandis que je tombai d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, les idées rafraîchies par le sommeil, on fit le point, avec mon frère, sur notre situation. Être loin de chez soi, dans un pays inconnu, avec un véhicule accidenté, une mère paralysée et un père veillant sur elle, ce n'était

clairement pas une situation enviable. Notre père nous avait donné ses instructions avant que l'on quitte le lieu du sinistre : éviter les habitants tant que possible mais ramener de quoi réparer notre moyen de locomotion. - « Bon, fis-je à Niza, ce désert est un endroit magnifique, on pourrait y rester des jours, mais je ne crois pas que l'on puisse réparer la Higan de Papa sans s'approcher des autochtones. Tu appréhendes ce contact comme moi, mais c'est un mal nécessaire. »

Il acquiesça. En fait, je ne vois pas ce qu'il aurait pu faire d'autre. On marcha. Heureusement, beaucoup moins que précédemment, la Chance, je dois avouer munie de nos cartes, avait décelé une grande rivière au beau milieu de la magnifique étendue pierreuse. Une rivière comme je n'en avais jamais vu avant, recouverte d'une étrange matière, comme figée dans le temps. On s'approcha pour inspecter cette chose, mon frère sortit son portable.

On planta l'aiguille de ce dernier dans cette matière pour obtenir un rapport sur la substance. Nous frémîmes à la vue du résultat : des dépouilles animales la composaient pour environ quatre cinquième. Nous fumes abasourdis. Quelle cruauté a poussé les habitants de ce pays à créer une rivière artificielle emplie d'une matière cadavérique ? Mon instinct scientifique me dit de ne pas juger hâtivement mais ma conscience avait son opinion.

Méfiant, nous nous avançâmes en suivant la rivière sur la berge. Naviguant à la surface de cette rivière, un véhicule extrêmement lent arriva. Ni une, ni deux on se terra derrière un rocher, nos portables permettant tout de même de l'observer. Il s'agissait d'un véhicule monoplace, un peu étrange : le chauffeur était assis sur un châssis en métal, deux cylindres d'une matière inconnue le rete-

naient à la surface de l'étendue fluide mortifère. Un récipient en métal était visible à l'arrière et le tout faisait vraiment un vacarme assourdissant. - « Il te ressemble un peu, plaisantai-je, beaucoup plus vieux mais l'apparence est similaire ! »

- « C'est clair que si tous les autochtones sont comme cela, nous pourrons nous fondre dans la masse ici ! C'est une bonne nouvelle. Tiens, les analyses sont prêtes, voyons ceci... il blêmit et marqua une pause. Tu ne vas pas me croire, le récipient, qui fournit toute l'énergie au véhicule est rempli d'un liquide de même nature que le fluide de la rivière ! »

- « Mais c'est ignoble ! fis-je, outrée, ils tuent des animaux pour se propulser. Les us des autochtones sont très très bizarres. Je languis de rentrer chez nous, frère ! » On marcha encore le long de la rivière jusqu'à tomber sur une bourgade qui semblait desservie par cette dernière. D'ailleurs, chose étrange, la rivière se ramifiait pour former des canaux qui venait jusqu'à des pontons, tout près des bâtiments. C'était un étrange spectacle mais nous ne décelions aucune hostilité, hormis les étranges coutumes des habitants. Pour garder cette ambiance, nous nous devions de nous déguiser en locaux. Ils avaient fort heureusement notre apparence, ne restait plus qu'à trouver les habits pour faire illusion.

L'aubaine survient. À l'extrémité de l'un des canaux se trouvait un ponton particulier : entouré d'une vaste marre de fluide, il était surmonté d'un toit en métal. Sur les côtés de l'édicule se trouvaient des petites machines d'où coulait un fluide translucide lorsqu'elles fonctionnaient. Mon frère me dit que son portable indiquait qu'il s'agissait de la substance énergétique mortifère qui propulsait le liquide

léger. Un couple d'autochtones semblait approvisionner leurs récipients du liquide énergétique.

- « Prenons leurs habits, Meran, fit mon frère, avant qu'ils ne partent, vite ! »

On se mit derrière un mur, on visa les deux amants avec nos bracelets, et instantanément nous prîmes leurs habits. Mon frère me dit que cela m'allait à ravir, bien que je me sentisse très ridicule à l'intérieur de cette étrange tenue. Mes jambes demeuraient nues, seule une fine toile inconfortable qui s'envolait au vent les recouvrait. Quant aux chaussons, ils étaient dotés de pilotis inconfortables, instables et étaient assez serrés. Et je ne parle même pas du haut de ma tenue qui était une honte à porter. J'enviais un peu mon frère, qui avait une tenue plus réglementaire et surtout moins extravagante.

Heureusement, nos donateurs de déguisements n'avaient rien vu. Ils partirent du quai en s'éloignant sur le canal, puis sur la rivière à bord de leur étrange véhicule à deux places cette fois. Il aurait été fâcheux de se trouver face à eux dans la bourgade avec les mêmes habits. Nous prîmes alors la direction de ce qui nous semblait un grand bâtiment, perplexes, en quête de pièces de rechange pour notre véhicule.

Le bâtiment nous semblait être une sorte de marché. Une nappe de fluide mortifère l'entourait presque entièrement. Pour y accéder, on était obligé de marcher sur ce dernier. Fort heureusement, la densité du liquide figé était telle que nous nous enfonçâmes que de très peu en ce dernier. En progressant sur la nappe, juchée sur mes pillotis je pus mieux voir le marché.

Il s'agissait là d'une bâtisse parallélépipédique, constituée de briques ocres avec des larges fenêtres. Un curieux

voyant criard en forme d'ellipse était posé sur un vitrage de la porte, j'ai alors pensé qu'il émettait sa lueur par ionisation du gaz qu'il contenait. C'était une atmosphère bizarre. Quelques autochtones venaient et allaient, leur véhicules s'arrêtant sur la nappe dans un étrange alignement en biais devant le mur en brique. On vit des locaux sur le perron du marché, mon frère me regarda, inquiet et sembla s'arrêter.

- «Entrons Niza, il le faut !»

Épisode 2

Drôles de coutumes.

Sur le perron, Niza me demanda mon traducteur, le gamin qu'il était avait raison de le prendre, il fallait communiquer avec les autochtones. Niza était, déjà à cette époque, plutôt doué pour la négociation. Mon truc à moi, ça a toujours été la mécanique et les équations, je suis pas mal introvertie même si aujourd'hui je me livre un peu. Mais lui, avec la brillante carrière qu'on lui connaît, notamment sa maestria dans l'accord de paix avec le gouvernement Burandois, était capable de vendre un verre d'eau pour un navire.

Seul problème, je restais cloîtrée dans ma bulle linguistique, incapable de comprendre les autochtones sans la traduction de mon frère. Ainsi, coupée du langage, je pus mieux me concentrer sur ma vision oculaire de l'endroit. Le magasin était un parallélépipède à l'intérieur. Des étagères étaient bizarrement superposées et juxtaposées à la fois. L'étagère la plus basse était très difficile à atteindre pour moi, les habitants de cette région me semblaient en moyenne plus petits que nous.

D'ailleurs, j'en vis deux sur ma droite en rentrant. Ils

me regardèrent. Je leur souris. Ils firent de même. Ils nous ressemblaient bien que nous fûmes d'un teint bien plus pâle qu'eux, je pensais que les rayonnements de l'astre dans le désert donnaient un teint hâlé à leur peau. Les deux étaient des hommes assez jeunes mais me semblaient posséder quelques problèmes de santé. Manifestement, ils étaient victimes d'une addiction certaine à une drogue, car ils empestaient l'odeur d'une plante pestilentielle. Des sachets contenant les feuilles de cette plante paraissaient être en vente dans le magasin.

Je constatais avec effroi que les pièces de rechange pour notre auto ne pouvaient être en vente à cet endroit. En effet, les objets en vente étaient de petite taille ici : de la nourriture, des boissons, des antiquités bizarres et des morceaux de glace dont je ne compris pas tout de suite l'utilité. Je dis à Niza qu'on devait chercher ailleurs.

Les deux hommes s'approchèrent de nous et nous saluèrent. J'imitais leur réplique, mon frère parla en premier, parfaitement grâce au traducteur. Je lus son rapport de traducteur a posteriori, car je ne comprenais rien sans... J'étais désemparée durant le dialogue, incapable de savoir que faire ou dire.

- « Salut, fit l'autochtone qui avait un chapeau, z'êtes pas du coin, non ? »

- « En effet, cher monsieur, fit mon frère, nous sommes accidentés avec ma sœur Meran, non loin d'ici. Et nous aurions besoin de pièces de rechange pour notre véhicule. Sauriez-vous où on peut trouver ceci ? »

L'autre homme lui dit discrètement, mais le traducteur put capter le son : - « Hey Al, t'as pas entendu la grande blonde ! Elle a dit au zigoto un truc que j'ai pas pigé tout à l'heure. Y'sont p'têt étrangers ces deux gars, faudrait p'têt

leur passer le téléphone.»

- « Mais il a l'accent de l'Ouest, lui, constata l'homme au chapeau à voix basse, il a pas l'air étranger, mais maintenant que tu dis, elle a rien dit du tout, même pas bonjour, tu as p'tête raison. J'pense pas qu'on ait de quoi réparer à moins de deux heures de voiture... fit-il en s'adressant à moi, dites-moi, les gars, vous venez d'où ? »

- « Qu'est-ce qu'il dit ? » Fis-je en haussant les sourcils. Les deux gaillards se regardèrent, consternés par ma langue qui leur était étrangère.

- « Ma sœur ne parle pas votre langue, s'excusa mon frère, on vient d'un autre pays, nous venons de l'Est. »

- « Al ! Fit l'autre en blêmissant, elle est blonde, grande aux yeux bleus ! Et lui il est musclé, châtain clair et yeux bleus. Si tu penses à ce que je pense ? »

- « Boucle-là, idiot ! Fit Al, excusez mon ami, il a trop vu de films d'espions et il est constamment saoul, haha ! Du coup, de quel pays vous nous arrivez ? » Fit-il d'une voix très faussement détendue.

Je sentais une certaine tension régner dans l'atmosphère mais j'essayais de paraître la plus avenante possible. Cinq autres autochtones étaient entrés précédemment dans la boutique ; je profitais de mon incompréhension pour ne les remarquer que maintenant. Ils étaient visiblement en uniformes et semblaient vouloir acheter au gérant des lieux des victuailles.

Mon frère me raconta qu'à ce moment, il ne sut pas quoi répondre. Notre pays n'était sans doute pas connu de la population locale qui nous semblait quelque peu arriérée. Il fallait en trouver un pour éviter trop de remarques. Il me raconta que les cinq miliciens discutaient des avancées d'une contrée dans le domaine de l'armement en termes

élogieux. Cette contrée semblait être au cœur des débats. Niza ne connaissait pas de nom de pays en dehors de celui-ci, car le traducteur ne faisait que traduire, et non recenser les cultures...

Il dut prendre le risque : plus le temps s'écoulait, plus nous devenions suspicieux aux yeux des autochtones. Les miliciens parlaient apparemment d'une arme déployée à l'est par cette contrée, nous avions une chance sur deux qu'elle fusse hostile à celle de nos hôtes. Sans ciller, il dit que nous étions touristes et venions du pays en question. Nos deux interlocuteurs plissèrent les sourcils.

Ce n'était pas une bonne idée de bluffer ainsi. Si j'avais su, j'aurais certainement désapprouvé son idée mais, quand on est jeune, on commet des erreurs... Ni une ni deux, les cinq gardes se retournèrent. On était entourés rapidement par presque tout le village. Dire que j'étais terrorisée était un euphémisme, sans comprendre ce qu'il se passait à cause des mots que je ne saisissais, je me sentais désarmée. Toutefois, mon frère me dit brièvement de ne pas m'en faire et que c'était sans doute une procédure d'accueil. On nous donna des bracelets et on nous plaça dans un véhicule.

Le véhicule avait des sièges constitués de peaux d'animaux, c'était très bizarre. J'étais indisposée également par l'odeur, cela fleurait la drogue du magasin. Une odeur horrible, je me posais la question de l'omniprésence de cette substance. Apparemment, cette substance addictive semblait légale. Le bruit du véhicule était horrible : voguer sur la nappe de fluide faisait vibrer toute la carlingue, je me sentis mal. J'avais envie de vomir, j'étais pas bien.

Heureusement, le trajet ne dura pas. Nous prîmes un canal plus fin, avant de nous arrêter face à un ponton.

Un jeune milicien m'escorta à l'intérieur d'un bâtiment, il était en mauvaise condition physique et me semblait intimidé. Le fait de ne pas comprendre la langue amplifiait mes réflexions des signes non verbaux. J'identifiai vite la confusion du jeune homme au fait qu'il n'avait pas l'habitude d'avoir affaire à des êtres féminins, il était tout rouge. Cela me détendit un peu. Après tout, une fois le malentendu dissipé, ils comprendront certainement notre situation. Mais Niza. Où était Niza ? Le jeune rougissant me poussa dans une pièce et je me rendis compte que j'étais séparée de lui depuis mon débarquement sur le ponton. Cependant, mon portable était toujours dans mon bras. Une fois seule, je le vis connecté. Je fus rassurée. Enfin, la salle dans laquelle les autochtones m'avaient mise n'était en rien rassurante. Il n'y avait rien du tout autour de moi. Hormis un siège que j'occupais, un siège face à moi, séparés par une table. Face à moi se trouvait une étrange verrière ne laissant passer que le spectre lumineux infrarouge, mon portable pouvait voir deux locaux en uniforme qui discutaient derrière en me fixant. Je fus perplexe. Comment allais-je communiquer pour me sortir de ce malentendu sans traducteur ? Réfléchis mademoiselle Imer ! On pousse la porte : un milicien entre. J'ai peur.

Épisode 3

Les captifs.

La porte venait juste de pivoter rapidement, le milicien se plaça devant moi. Il me dit quelques mots et me tendit un récipient. Je ne comprenais absolument rien sans traducteur. Toutefois, mon portable, que je venais de cacher dans le creux de mon bras, m'indiqua discrètement la composition de cette substance. Ce n'était pas toxique, selon ce dernier, mais était étrangement chaud, brunâtre et contenait majoritairement de l'eau. Je bus une gorgée pour montrer ma coopération au garde : après tout on n'avait rien fait de mal. Je lui fis un sourire, il partit rapidement quand entra une autre personne. C'était un homme, très bizarrement habillé et mû d'une démarche assez comique.

Le lascar était bavard, énormément même et je ne comprenais toujours rien. J'eus tout de suite une idée de génie, j'activai mon portable afin de me connecter à celui de mon frère pendant que l'homme bizarrement accoutré me déversait son flot de parole. Il fallait que cela tombe sur moi, grande timide que je suis ! Niza me répondit, je lui fis signe que je voulais qu'il traduise à distance. Il me fit un résumé des échanges un peu en différé, ce qui était mieux

que rien.

Il me dit que cette personne était une sorte de protecteur, en autochtone, sa profession sonnait un peu comme « l'eau il y a » dans notre langue mais je ne sus comment l'orthographier exactement. L'homme me dit que j'étais en grand trouble et que j'avais besoin de lui faire confiance. Il me demandait si je comprenais constamment, je ne sus quoi dire. Mes signes de main pour lui répondre par la négative lui semblaient étrangers, il ne semblait pas s'en soucier et restait cordial. Il me tendit un très fin parchemin, comme dans les temps anciens.

« Meran, il veut que tu écrives sur ce parchemin avec le marqueur. » me dit Niza dans son portable. « Que fais-je ? » lui dis-je sans émettre un son, le protecteur écoutant tout. « Je sais pas... fais ce qu'il te demande ! » fit mon frère.

J'opinai du chef. Enfin, je ne savais pas du tout que faire d'autre. Je pris quand même une photographie du parchemin grâce à mes lentilles car je savais que le traducteur était capable de lire l'autochtone. J'écrivis donc « nous sommes amis » dans la forme la plus formelle de notre langue sur le parchemin.

L'homme hocha la tête. Puis, il prit son parchemin dans une petite boîte avec une petite poignée. Mon portable indiqua que l'objet était fait de tissus adipeux organiques, glauque. Il soupira, fit signe au milicien dans le coin de la pièce qui dit quelque chose à voix haute à travers la porte. Deux gardes assez bien fichus entrèrent, ils me toisèrent, le petit gars comique me salua, puis partit. Le milicien dit aux gardes quelques mots sur un ton protocolaire.

Ils s'approchèrent de moi, me prirent par les bras, me mirent des bracelets puis me tirèrent vers la porte. Je n'eus

pas envie de me débattre, car ils avaient l'air de souffler lorsque je résistais. J'avais juste envie de savoir où ils allaient m'amener, cela me semblait à mes yeux être une sorte de rite initiatique. Mon protecteur m'avait bien dit qu'il plaiderait notre cause auprès des autorités.

L'endroit où ils me mirent était assez rectangulaire. Un meuble bas rectangulaire en bois était sur la gauche, un meuble haut en métal sur la droite. Le meuble bas était assez étrange, il y avait une partie moelleuse dessus en végétaux tressés finement. Cependant, beaucoup d'activité microbienne y pouvait être détecté. Je pris la décision de me reposer sur le sol, ma chemise étant quand même confortable. Je supposai que la pièce était une chambre, rudimentaire, mais j'étais quand même surprise par leur soudaine hospitalité.

Allongée, je pouvais voir la porte, elle était étrange, on pouvait voir à travers sans portable ni lentilles. Elle était composée de tiges métalliques perpendiculaires au sol et un battant métallique empêchait qu'elle s'ouvre de manière erratique. Certainement, elle n'était pas solide, c'était étrange à mon sens de m'avoir mise ici. Ils devaient ne plus trop se méfier puisqu'ils accordaient le gîte. Je décidai de contempler un drôle de disque fixé sur un mur, deux tiges faisaient des révolutions à des rythmes différents autour. C'était très beau comme décoration, j'admirai un petit moment le spectacle.

Je fus réveillée de ma torpeur par mon cher frère.

- « Réveille-toi petite Imer, fit-il dans le téléphone avec le volume à fond, ils sont hostiles ! Il faut qu'on rentre prévenir les parents ! »

- « Arrête d'utiliser mon surnom honteux, petit frère, c'est pas drôle ! Quelles salades tu me racontes encore toi ?

Ils sont pas dangereux, ils nous logent, nous donnent de leurs breuvages, nous font signer des traités d'amitié. Que dis-tu ? »

- « En fait, voilà, comment te dire... ils ont essayé de me frapper à trois dans une pièce sombre. Je les ai endormis et je vais sortir de la pièce avant que d'autres ne rappellent ! Ils m'ont dit qu'on était des espions et qu'on allait être terminés. »

- « Mais je ne comprends plus rien, fis-je, totalement déboussolée, d'accord je te crois ! C'est toi le négociateur de la famille après tout ! Peut-on se rejoindre à deux distances piétonnes standard Sud de notre point moyen ? »

- « Entendu Meran. Bon courage à toi, ne les blesse pas surtout, on ne veut pas d'ennuis ! »

Je me levai d'un bond. Arrivée près de la porte métallique, je décidai de la déformer de manière discrète. J'échouai lamentablement puisqu'un pan du mur roula avec fracas jusqu'au bout du corridor. J'étais assez rouillée côté maçonnerie. Trois gardes accoururent. Ils me fixèrent en pointant sur moi ce qui semblait être des armes, j'en avai pas vu des pareilles. Je n'étais pas armée de manière offensive mais je branchai quand même mon abri au cas où.

Chaque garde lança lentement avec son arme six petites sphérules sur moi. J'en déviai deux qui venaient sur moi aussitôt, évitant les autres. C'étaient des projectiles extrêmement lents, étranges et matériels, comme on peut en voir dans les films historiques. Au vu de leur expression, je savais désormais qu'ils en voulaient à ma vie, Niza avait raison. Ils semblaient ne plus avoir de sphérules dans leur armes et fort heureusement aucune ne m'avait blessée.

Ils se jetèrent sur moi armés de bâtons. Là, je me dis

qu'il ne fallait pas faire dans le détail, ils semblaient extrêmement forts physiquement. J'assenai au premier venu un coup de botte. Il ne résista pas trop à ma grande surprise et cassa une cloison en tombant, hors combat. Je sentis à ce moment un autre garde me saisir par l'arrière, son collègue se plaça devant moi pour me frapper avec son bâton tandis que j'étais immobilisée.

Celui de derrière provoqua ma fureur malgré lui. En me débattant pour me dégager, une de ses mains glissa sur ma poitrine, ce qui me motiva à littéralement l'encaster dans un meuble métallique derrière moi. J'avais pas fait exprès, je le promets. L'autre brute s'évanouit de terreur. J'étais un peu confuse par le désordre que j'avais provoqué... je devais me canaliser.

Mon portable me signala que le garde que j'avais salement amoché nécessitait urgemment des soins. Je sortis de ma chemise une injection, je lui administrai en espérant que cela suffirait à calmer ses traumatismes internes. Je me devais de réparer les dégâts que ma poussée de colère avait engendrés comme toute bonne citoyenne. J'entendis des pas accourir, je décidai de sauter par une fenêtre. Le village grouillait de gardes, de miliciens et de véhicules qui arrivaient par les canaux. Les véhicules émettaient des sons stridents, ce qui était épouvantable à entendre. Ils étaient en tout point similaires à celui qui nous avait amenés au logis de la milice. Je décidai de prendre les habits d'un badaud qui admirait le spectacle. « Allons voir le petit. » me dis-je à moi-même.

La luminosité avait totalement disparu lorsque je retrouvai Niza. Je lui racontai ma mésaventure, il m'en raconta une semblable et avait lui aussi changé d'habits. On allait bien, c'était le principal. On prit la décision d'emprunter

un véhicule autochtone pour se rendre au plus proche du nôtre. Les autochtones n'ayant pas été très coopératifs et surtout mal intentionnés, on n'allait pas s'encombrer de questions éthiques. De plus, en habits locaux dans un véhicule d'ici, nous ne pouvions qu'accroître notre anonymat.

Nous en trouvâmes un près d'une bâtisse carrée qui était reliée par un chenal poussiéreux à une rivière noirâtre de taille modeste. On ouvrit le véhicule, ses portes ne semblaient pas verrouillées heureusement, maintenant, il fallait le démarrer. Mon portable m'indiqua que la mise à feu de son réacteur était sujette à une alimentation électrique d'un obscur mécanisme. Je sortis un outil standard de ma chemise, puis fis une incision dans le panneau de commande afin de brancher le générateur de mon abri dessus.

Je réglai la puissance très doucement. Ma crainte était que leur technologie archaïque ne survivent pas à la nôtre. À un moment donné de la délicate manœuvre, selon mon portable, le mécanisme pivota rapidement, un cylindre descendit au sein du réacteur, une étincelle se produisit et provoqua une détonation. Puis d'autres survinrent jusqu'à ce que le réacteur atteignât son régime de croisière. Le mécanisme de contrôle du véhicule était simple, j'avais vu les schémas rapidement de mon portable et tout me paraissait clair. La mécanique c'est mon rayon, pas la diplomatie.

Je conduisis le véhicule aux côtés de mon frère, étonné de mon savoir. «À chacun son moment de gloire» lui fis-je remarquer, revancharde. On flotta sur la poussière, puis sur le fluide noirâtre, la propulsion était lente car elle utilisait des cylindres qui tournaient lentement. Mais c'était

mieux que marcher et plus commun que deux jeunes gens traversant une étendue aride à découvert.

Décus de ne pas avoir trouvé de pièces de rechange pour notre véhicule, nous n'étions pas fiers de nous. On ne savait que faire. Maintenant que nous avons fui la petite bourgade grouillante de gardes avides de nous faire la peau, ils nous fallait une solution pour nos parents et vite. Mon téléphone me prévint alors d'un appel entrant, je lui demandai aussitôt de décrocher pour nous libérer de ce pesant silence qui régnait dans l'habitacle.

- « Meran ? » fit une voix familière, c'était mon père.

Épisode 4

L'autre pays.

Le portable venait de diffuser le rassurant son paternel, avec son timbre de stentor. Notre géniteur nous dit de ne pas nous inquiéter, que tout allait bien, puis que le mal des transports dont souffrait notre mère depuis notre accident était passé. Mieux encore, ces derniers avaient trouvé un moyen de repartir de ce pays. Je lui rappelai alors, méfiante, qu'il se devait de garder le silence radio, de peur que les locaux soient hostiles. Il acquiesça et raccrocha, à notre grand regret. Niza souriait, il était heureux et beau, mon frère.

Toutefois, l'impatience qui le caractérisait lui prit vite le pas : il se posa plein de questions sur le succès de nos parents. Comment Maman et Papa avaient-ils réussi à trouver un moyen de repartir, alors que nous avions tous les deux pataugé lamentablement ? Pis encore, rappelons-nous que nous venions juste d'échapper à une vindicte populaire. C'était incompréhensible. Leur réussite l'était encore plus sachant cela.

Notre père nous avait, bien qu'il fût distrait de nature, fort heureusement transmis sa position, mon frère me

guida alors avec son portable. On approchait prudemment, le véhicule venait de quitter un ruisseau fluidique noirâtre et entra dans une sorte de lande poussiéreuse. Le raffut que provoquait notre moyen de locomotion était presque insoutenable, des roches frappaient la carlingue et l'âcre odeur de la poussière était quasiment nauséuse.

Heureusement, Niza semblait totalement obnubilé par ses questions pressantes et n'eut pas comme moi des haut-le-cœur. Il faut dire que j'étais d'ailleurs de nature plutôt fragile, on me l'avait souvent reproché lors de mon entraînement dans les Forces. Mais bon, je savais réparer des engins, je servais au moins à ceci. Enfin, pas cette fois-ci. Quand même, comment ont-ils fait pour y parvenir ? C'est incroyable !

- « Papa ! » fis-je, en le voyant à distance avec mes lunettes. On se rapprocha. Il était devant une maison autochtone, non-loin de lui se tenaient deux silhouettes. Je réglai une focale de plus sur mon œil droit, tout en restant attentive sur la navigation. Elles appartenaient à un homme d'un certain âge et à un jeune homme. Ils avaient l'air de sourire, tout comme mon père, ce qui me rassura car je me méfiais des autochtones. Peut-être ceux-là étaient-ils compréhensifs ? On finit par arriver, je descendis pour en avoir le cœur net.

Mon père me serra dans ses bras et me mit un traducteur dans mon implant droit. L'affection et le pragmatisme : si j'avais deux qualités à énoncer chez lui, ce seraient sans doute ces deux-là. Après avoir échangé quelques mots, il décida de me présenter aux deux autres hommes, dans leur langue, pour qu'ils comprennent.

- « Ma fille voici Dan et son père Josh, ce sont des amis. Dan, Josh, je vous présente Meran, ma fille, Imer

pour les intimes. » fit-il sur un ton badin. Je lui reprochai immédiatement d'utiliser mon surnom honteux, mais il ria de plus belle. Josh nous raconta leur rencontre, il était très amical et bavard. Bizarrement, il ressemblait pas mal à mon père et étaient tous deux prompts à faire réagir leur progénitures par des traits d'humour.

Selon ses dires, mon père cherchait de l'eau pour ma mère quand il est tombé sur lui. La discussion s'amorçant grâce au traducteur, il comprit vite la situation car notre véhicule était proche. Josh, aidé de Dan et de sa femme, mirent le véhicule à l'abri dans un enclos à bétail couvert inoccupé attendant à leur ferme. Je leur demandai pourquoi les avoir aidés alors qu'on nous avait menacés en ville et surtout pourquoi avoir mis notre voiture dans un enclos.

- « Mamzelle, me fit Josh, je sais pas de quel coin vous venez, mais chez nous, un engin pareil ça fait désordre. En 47, pas loin d'ici, y a eu un accident comme ça, un grand truc en métal comme le vôtre qui a plané sous les nuages et paf! Tombé raide sur le sol. Les Forces Armées ont tout bouclé, on a emporté l'engin. Alors j'ai réfléchi cinq secondes et j'ai dit à ton paternel qu'on allait l'abriter plutôt. »

- « Tes parents n'étaient pas en forme, coupa une voix suave, mon père a vu que le tien était du même âge et pas du tout hostile. Il l'a aidé tout simplement. Ensuite, on s'est débrouillés pour essayer de réparer la panne sur votre engin. » - « Dis plutôt que tu l'as réparée au lieu d'être modeste, Dan, fit mon père, mille fois merci ! »

J'avais presque commis le crime de ne pas regarder avec plus d'attention ce garçon. Mal m'en aurait pris, il était légèrement plus petit que moi, brun aux yeux verts. Il avait dans sa gestuelle une précision qui respirait une in-

telligence certaine. En plus, il était mécanicien, un homme de goût pour sûr. On discuta immédiatement technique et il m'exposa la façon dont il avait réparé le véhicule.

Le gars avait trouvé intuitivement la pièce défectueuse alors que la technologie de son pays était moins évoluée. Et ce, témoignage de mon père à l'appui, sans avoir consulté le moindre rapport sur l'accident : je les avais pris sur moi pour acheter les pièces détériorées. En réalité, une seule l'était. Un convecteur avait imposé, comme c'est souvent le cas lors des départs en vacances ; on avait glissé lorsqu'on était à proximité du pays.

La pièce était faite de métaux ordinaires et était de taille réduite. Dan était suffisamment outillé et doué pour reproduire sa forme avec un tour et le remplacer en moins d'une demi-journée. Heureusement pour nous, il n'y avait pas du tout eu de dommages sur un élément de contrôle. La panne était purement mécanique et donc réparable dans cette contrée et le mécanicien me semblait très compétent.

On continua à parler technique. Ma mère nous apparut ainsi que celle de Dan et sa sœur, enfin, je ne les avais pas remarquées jusqu'à ce que leurs chuchotements me vinrent aux oreilles. Je saluai ma mère, qui me signala ne m'avoir jamais vue autant absorbée de ma vie, je ne comprenais pas tout de suite sa remarque. Elle me dit, à mon grand soulagement, s'être remise de son mal passager grâce à la nourriture locale et aux attentions de nos hôtes. Puis, elle rentra dans la maison de la famille de Dan.

Évidemment, on alla inspecter notre véhicule. J'entrai par la porte arrière et Dan me suivit. Je requis un simple diagnostic sur l'ordinateur pour voir si le convecteur était opérationnel. Mon père l'avait déjà fait mais je voulais m'assurer que tout fonctionnait, en tant que bonne as-

pirante de la navale en permission. Dan resta les yeux écarquillés, totalement stupéfait.

- «Meran, fit-il, qu'est-ce que cette télévision ? Je n'ai pas osé demander à ton père. Ça affiche même les couleurs ? Je voudrais vraiment savoir ce qu'il y a affiché dessus, je ne comprends pas la langue. C'est les paramètres de tout ton disque ? »

- « Tu as vu juste. C'est l'afficheur central qui donne tous les paramètres du véhicule, qui est une voiture chez moi et pas un disque. Aussi, non, ce n'est pas une télévision, j'en ai une sur ma lentille droite. Tu vois, à travers la baie vitrée, là-bas, la colline en face ? Il y a un homme avec un chapeau sur un drôle d'engin jaune qui charrie des barriques de... liquide. Attends, je fais une requête... c'est long bon sang ! Ah, enfin. C'est de l'eau ! »

- «Tu arrives à voir le vieux Ben qui essaie irriguer son champ ? C'est un ermite, il est un peu fou d'ailleurs... Mais il vit très loin d'ici, c'est impossible de le voir. Et je... »

Je lui donnai ma lentille pour qu'il se rende compte de par lui-même. Je ne voyais presque plus rien d'un côté, je pivotai ma tête pour voir Dan s'émerveiller. C'était drôle, je n'avais presque rien fait et il me semblait comme un gamin. L'innocence de ce jeune autochtone face à nos différences me laissait pantoise. Nous avions failli être tués par ses semblables et voilà qu'on est reçu par des rires, un cours de mécanique et un joli visage.

Je ne pus m'empêcher de lui poser quelques questions sur sa culture. Comment était-ce possible d'avoir été autant en difficulté il y a quelques heures ? Il me raconta qu'ils vivaient dans l'angoisse d'une guerre avec des armes très puissantes. Je compris que les ennemis se trouvait

de l'autre côté de l'océan et qu'ils venaient de mettre un véhicule non habité hors du pays qui émettait des ondes. Il me fit entendre ses ondes avec un fascinant montage à membrane qui me semblait très rudimentaire, mais extrêmement soigné. J'eus alors l'idée folle de lui montrer l'image du parchemin sur lequel j'avais écrit lors de ma mésaventure avec la milice. Il m'inspirait beaucoup confiance.

- « Espionnage ? me fit-il, mais c'est des aveux cette chose... Cela explique les ennuis que tu as eus, c'est passible de la peine de mort. Ils ont exécuté un couple il y a quatre ans pour ces faits-là, on en parlait beaucoup. Tu ne comprenais rien pour avoir paraphé ceci ? »

- « Sans traducteur je ne peux pas vous comprendre... Mon frère l'avait pris » - « Vous devez être recherchés... Ils pourraient vous retrouver tu sais... Et je ne veux pas perdre une amie mécanicienne. »

- « Je pense qu'il vaut mieux que nous partions sous peu, anticipa mon père qui entra dans le poste de commandement de notre voiture. Nos hôtes ont été extrêmement sympathiques et avec ce que mon frère m'a raconté, ils vont sans doute rechercher le véhicule que vous avez "emprunté". »

Josh était devant sa ferme avec un grand véhicule très lent et bruyant, mais extrêmement, puissant puisqu'il tira notre voiture à l'extérieur. Nous avions allumé tout de même les moteurs pour que notre cher moyen de locomotion soit moins lourd. Mais sortir de cet enclos couvert était périlleux ; heureusement, Josh était à la manœuvre et son fils l'aidait. Une fois dehors, vu que notre véhicule était visible de très loin, on décida de partir le plus vite possible.

Ma mère arriva avec des victuailles préparées par l'épouse de Josh, sa fille me salua. Je n'avais vraiment que peu parlé à cette petite, mais elle me semblait adorable. Josh salua fraternellement mon père et les épouses se saluèrent à leur tour. Niza conversa un peu plus loin avec Dan, j'essayais de les épier mais mon rusé de frère m'empêchait d'écouter en brouillant mes écouteurs. Cela m'a paru toute une éternité quantifiable !

Quand ils eurent fini, je retrouvai mon ami mécanicien, tout le monde était à bord sauf nous. Je regardai Dan dans les yeux, je le pris dans mes bras et lui dis à quel point j'étais reconnaissante pour le travail qu'il avait fait. Il me dit alors dans une gageure que nous nous reverrions un jour. J'espérais que oui, évidemment, malgré nos différences culturelles, nous nous comprenions et je voulais en savoir plus sur son pays qui me semblait si complexe.

La voiture quitta la plaine, puis les collines, puis le pays. Mon frère était à mes côtés comme navigateur comme toujours. Je lui demandai alors l'itinéraire le plus proche pour rentrer, il me demanda mon portable. Interloquée, je lui dis qu'il en avait un, il secoua la tête. Je compris alors...



- « Qu'avez vous compris, Amirale ? fit la journaliste, suspendue au lèvres de Meran. »

La grande silhouette était sur un fauteuil au style épuré dans un salon très décoré, des livres étaient en suspension à l'arrière de la grande dame. Aux côtés de la journaliste se tenait un homme aux rares cheveux poivre et sel qui buvait un breuvage en écoutant religieusement les deux femmes converser. Ce dernier esquissa un sourire lorsque

la question vint, car l'entrevue s'était transformée en monologue. Cela n'échappa pas à la jeune journaliste qui plissa les sourcils pour faire semblant de lire ses notes.

- « Mon politicien de frère a toujours été un chenapan, fit l'officier, il a toujours su embêter sa sœur. Le portable était dans les mains du beau jeune homme, dans son pays lointain ! »

La journaliste rit immédiatement, elle ne s'imaginait pas que le chef du gouvernement était aussi badin et qu'une des plus hautes personnalités de la Navale était autant prude. Mais elle ne voulait pas démordre de sa dernière question. Elle soutint le regard bleu vif de Meran, parée de ses cheveux gris, et lui demanda si elle avait revu le jeune homme. Le vieil homme leva les yeux au ciel.

- « Bien sûr, même trop. Il m'a même convaincu d'arrêter de mener des explorations de peur que je parape des mauvais parchemins. Je suis restée calmement chez moi grâce à lui, fit l'officier, non sans montrer ses médailles en souriant. »

- « Elle n'a eu cesse d'aimer les voitures, les fré gates et les aventures. C'est sa mécanique à elle, inéluctable, fit l'homme aux yeux verts luisants de malice, et elle est têtue. Depuis qu'elle est venue dans notre ferme, j'en sais quelque chose. »

La journaliste était assez surprise d'apprendre que le mari de l'amirale était un étranger, lui qui semblait pas pour un sou Burandois, mais bien du Pays. Elle conversa avec lui, à son grand bonheur mêlé de désespoir, étant gentil mais fatigué par cet entretien infinissable. Une fois qu'elle eut fini de l'interroger sous le regard amusé de son épouse, elle fut raccompagnée hors du grand appartement par les deux anciens mécaniciens.

L'ultime question vint sur le perron de la porte : quel était le nom du Pays de leur rencontre ? Le couple se regarda embarrassé, en se demandant comment traduire dans la langue de Meran *la Terre...*